

Émond
Donner corps à la matière

Édouard Lachapelle

Volume 5, Number 1, Fall 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/141ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lachapelle, É. (1988). Émond : donner corps à la matière. *Espace Sculpture*, 5(1), 12–13.



Jean-Louis Émond dans son atelier. Photo: Jean Martin

Émond: donner corps à la matière

ÉDOUARD LACHAPELLE

"Émond proposes that the human body has no physical limitations in volume and shape, in time and space. He presents man and his partner, nature, in transmuted states, in the forms and processes whose associations reach back into ancient days. He shares the Rousseau view of man, not as an occupier of self-arrogated space, but as an intimist of nature". Lawrence Sabbath (1)

J'aimerais que l'on aborde ces propos sans chercher à les confiner aux sérieux cadastres du champ académiquement défini de l'histoire de l'art, ni tenter de les ramener, défendables, à ce qu'il est convenu d'appeler

"critique". Je pense au Mallarmé de la préface d'*Un coup de dés*: "J'aimerais qu'on ne lut pas cette note ou, même, que parcourue, on l'oublie"...

L'on aurait alors rien retenu de mes mots et l'on resterait curieux de connaître les oeuvres de Jean-Louis Émond sans encombrer sa perception des quelques indications que j'aurai données plus pour appeler le regard sur les oeuvres que pour tracer une direction à ce regard.

Plutôt respecter les détours capricieux d'une ignorance, voies par lesquelles un regard puis un autre se suivent, se chevauchent sans

but précis selon, vivante, la simple curiosité. Regarder alors serait ne pas savoir. Se peut-il que se suivent une question puis une autre sans proposer ou même sous-entendre quelque réponse que ce soit?

D'abord détrompons-nous. Nous ne sommes ni à l'Université, ni au Musée. Il n'y aura pas de "suivez le guide. Par ici, s'il vous plaît, Messieurs, Dames!" Que l'on écarte de nous le triste partage de s'entendre sur la force d'une vérité.

Pourquoi d'abord tant de préliminaires précautions?

C'est que devant les oeuvres de Jean-Louis

Émond l'erreur serait facile de les lire comme les artificieux fragments d'un feint passé dont elles ne seraient que l'archéologique résidu. Alors, acceptant d'être au musée ce serait sans trouble, aucune émotion, que nous rangerions ces sculptures au rayon prudent du déjà vu dans la catégorie des simulacres, des faux, des plus ou moins ingénieuses imitations de l'antique. Leur créateur serait alors dans le rang nombreux des épigones, des sous-fifres et autres inféconds répétiteurs de formules éprouvées?

S'agirait-il, au contraire, de quelqu'un de vivant? Il en reste quelques-uns. Pourquoi n'irions-nous pas jusqu'à le supposer si peu mort, ce Émond, que nous le reconnâtrions capable de désobéir à tout ce que la tradition occidentale nous a laissé construire au sujet du corps humain?

L'harmonieux athlète de Piombino, les dieux de Phidias, l'Hermès de Praxitèle et jusqu'à, décadent, l'Apollon du Belvédère ont été sculptés d'une pensée (certains disent "miraculeusement") en accord avec elle-même qui supposait que le marbre est au service des clartés de la raison, que l'homme est la mesure de toutes choses et qu'il est dans la nature comme un étranger d'une autre lumière... et voilà que son corps a raison de tout cet "autre" qui l'environne et qu'il dépasse puisque, surnaturel lui-même, il a les mêmes formes que les dieux, ceux qui ne connaissent pas la mort.

Surgit tout un peuple de statues qui, pour soumettre la pierre au pathos qu'elle doit servir, lèvent les bras, se penchent vers leurs propres sandales ou arrachent méticuleusement une épine au pied de marbre mobilisant ainsi la complétude fermée de leur corps vers aucune évidence de la matière, vers l'intérieur humain que meuvent les sentiments. En peinture c'est le personnage sur aucun fond de verdure, de rochers ou de feuillage. L'homme habitant tout seul le vide paysage de son esprit d'où tous les accidents minéraux ont été évacués. Le basalte, le calcaire, le paros et le pentélique sont ainsi transformés en matière à dire, plus à comprendre qu'à simplement regarder.

Que l'on prenne alors à la Renaissance, le *David* de Michel-Ange à titre d'exemple et que, dans nul autre lieu que la pensée, on le voit se dresser debout dans sa solitude, colosse "plus grand que nature". Très hautement abstrait assemblage de formes humaines qui s'écartent de l'apparence de la pierre, du détail du matériau. C'est le contraire d'un lieu, espace oriental, où l'homme, détail minuscule, prendrait le chemin de toutes autres proportions, les voies d'une nature chinoise où toutes les raisons du monde ne seraient qu'un dérisoire aspect des nombreuses apparences que la vaste terre étend, loin du regard humain, sous l'immensité de l'air, des beautés absurdes et sans mesure dont l'homme n'est qu'une petite partie, fragment du monde jeté parmi des

hasards confiants et sans raisons précises... même pas singulier, l'humain, parmi tous les "corps"... montagnes, arbres, nuages, lune, rochers, bambous, fleuves, marais... et le corps du chat et celui des plumes de l'oiseau. Même le corps du temple ne propose en Orient son architecture que comme un fragment de tout le paysage.

Que l'on retrouve alors en Occident les personnages d'une "sacra conversazione" réunis par une architecture qui mène tout l'alentour. Cette construction débouche si peu sur le grand air que l'on n'échappe pas, même dans le paysage, aux modes que l'homme a de construire l'espace. Même dans les rochers de Giotto, ce géomètre, on se retrouve confiné aux bâtiments de la raison loin de l'inexplicable surgissement de la surface des pierres, de la variété des cailloux, du pluriel des géologies.

Peut-être s'agit-il de toutes autres constructions, basculant dans une espèce d'horreur, nous éloignant de l'ordre qui pose les gestes des héros aux bras des statues? S'il s'agissait de se poser la question: qu'en veut-il au corps, ce Émond, pour ainsi le démembrer? Lui arracher... non: le priver à la genèse même de ses formes de bras, de sexe, de pieds, de tête?

Quelle vindicte appelle le père de ces acéphales à une telle colère. Je pense au dieu biblique qui, des ennemis d'Israël, dit: "Je les briserai". Quel rapprochement? Il ne s'agit pas de l'écarter de mon propos. Plutôt plus largement et, espérons-le, respecter le compte rendu d'un étonnement, loin des stériles lotissements académiques, devant les travaux de Jean-Louis Émond. Quelle serait la nécessité de cette iconoclastie? Que cette question nous éloigne des dieux antiques et des héros écartant de nous le Créateur (avec un grand "C"), Dieu le Père, pour nous rapprocher du sculpteur sans majuscule.

Qu'un "je", truage, lui soit prêté à ce sculpteur si cet artifice permet de donner à voir un aspect de son oeuvre.

Je tranche au ciseau dans le vif. J'écorche le sujet à coups de marteau. Je romps la rhétorique des bras. Je fissure la respiration du torse. Je brise en deux le personnage. Je taille la course à la cheville. Je fais dans la pierre des trous vivants. La sculpture me sert de prétexte à percer une poitrine avec des tiges d'acier actif. Je fais violence aux archétypes. Je fragmente les héroïsmes et de la beauté je ne propose que les morceaux désassemblés.

La question n'est plus "qu'en veut-il au corps?" mais "qu'en veut-il aux pierres?" Que lui ont-elles fait? Ne se sont-elles pas construites, aux règles de la raison, temple pour les dieux des autres hommes? Musée pour les résidus de la divinité? Ne se sont-elles pas assemblées cathédrale pour leur Moyen Age, fortifiées en banques hautaines pour la sécurité de leurs trafics, dressées, colonnes, pour

l'élévation de leurs pensées? L'orgueil de leurs suites et les prétentions de leur futur?

Je fais contre tout cela la preuve sauvage de mon animale force. Je fends de haut en bas les étêtés muets par lesquels je fais crier la pierre. Ce ne sont plus des bras qu'ils lèvent vers le ciel vide mais des moignons. Immobiles, ils tentent de les agiter dans le silence minéral de leur matière. Je frappe et la stupeur du choc me tient lieu d'abrupte défense. Je mets la surdité du monde à ma merci jusqu'au coeur de ses plus solides rochers. Je vaincs la dureté même de ce coeur. Sans pardon je lui donne chair. Je lui soustrais à coups redoublés tout ce qui n'est pas son innocence. Je désarme le corps de ses feintes. Je brise de vieilles poupées. Plus de tête, plus de visage où le masque construit des émotions théâtrales. Je retranche les savantes postures, les pas mensongèrement immobiles, les diplomaties dans l'avance de qui garde une position de statue. J'émonde, je ne garde que le tronc.

Au bout de ce grand combat, je découvre la beauté des pierres, les traces de l'âge dans les inclusions minérales, j'apprends les souplesses du métal, je donne corps, au delà des formes humaines, à la nature qui est plus généreuse que toutes mes pensées.

(1) Extrait du catalogue de l'exposition "A Quintet of Quebec Artists", Galerie Alex de Washington, D.C., du 9 septembre au 4 octobre 1988.

Soulignons que Jean-Louis Émond tiendra un solo à la Galerie Frédéric Palardy du 10 novembre au 3 décembre 1988.